

## Théâtre - Une voix originale

Marie Labrecque 10 mai 2010 Théâtre



Photo : Benoît Beaupré

Une scène de Caligula (Remix), adapté et mis en scène par Marc Beaupré

### À RETENIR

#### Caligula (remix)

Texte d'Albert Camus.

Adaptation et mise en scène de  
Marc Beaupré.

Au théâtre La Chapelle jusqu'au  
15 mai.

Le Caligula qu'offre la compagnie Terre des Hommes est le genre de relecture radicale d'un classique que l'on voit rarement dans la production théâtrale locale. Saluons donc l'audace du jeune metteur en scène qui a osé soumettre la pièce de Camus à un traitement si personnel. Un travail en profondeur — et qui fonctionne peut-être mieux auprès d'un spectateur à qui l'œuvre est déjà un peu familière — où la réflexion sur le texte est inscrite dans la forme même.

Marc Beaupré signe une adaptation empreinte de libertés, incorporant divers auteurs grecs à un texte original fortement amputé. Il inscrit d'ailleurs son Caligula dans l'histoire: le récit est raconté au passé, comme si cette tragédie avait déjà eu lieu. Le spectacle s'appuie surtout sur un complexe et intelligent travail sonore qui, au début, le ravale presque au niveau d'une oeuvre radiophonique. (Sur le plan scénique, ce n'est pas toujours très dynamique, l'essentiel se passant autour d'une table.)

Dans le prologue évoquant la disparition de Caligula, le texte devient en effet un matériau sonore davantage qu'un vecteur de sens. Vu de dos, l'empereur y apparaît d'abord comme un chef d'orchestre plutôt que comme un personnage. Installé devant une console de son, il manipule la narration de huit choristes, selon sa propre loi arbitraire de tyran, créant une partition vocale triturée électroniquement. Cette impressionnante et texturée bande-son rend la rumeur de la foule des patriciens sur laquelle Caligula exerce sa domination. On pourrait aussi y voir la métaphore de l'une des incarnations contemporaines du pouvoir, le contrôle des médias.

Cette approche narrative, si différente, axée sur les rapports de pouvoir, permet d'éviter les comparaisons avec le Caligula de référence ici — celui de Marc Béland. Le doué Emmanuel Schwartz donne autorité, vulnérabilité et démesure à son dictateur dans les scènes jouées. Mais, en général, narratif plus qu'interprétatif, distancié, le spectacle repose surtout sur un travail d'ensemble cohésif. Émergent pourtant du chœur l'émouvante Caesonia d'Ève Landry et l'Hélicon ambigu d'Iannicko N'Doua Légaré.

Ce Caligula fonctionne un peu comme s'il se déroulait dans la tête de son protagoniste. Le revers de cette vision, c'est qu'il en résulte un spectacle cérébral et plutôt désincarné. À l'image, il faut dire, de son protagoniste en quête d'absolu, qui cherche à tuer tout ce qui est humain, autour et à l'intérieur de lui.

\* \* \*

## Collaboratrice du Devoir

pièce de théâtre, Albert Camus

Haut de la page